

était comptable et adorait la musique. Nous n'étions ni riches ni pauvres. Je suis née trois ans avant la guerre d'Espagne, mais nous n'avons jamais eu la sensation de manquer de quoi que ce soit car, pour mes parents, notre éducation reposait sur deux valeurs : l'amour et l'humilité.

Il faut dire que vous ne vous destiniez pas à une carrière de chanteuse...
J'ai commencé par le piano car mon père en jouait merveilleusement. Je lui dois mes premières leçons de solfège. Il avait décelé en moi une oreille parfaite et m'a

Vous souvenez-vous de votre premier cours de chant ?
Comment l'oublier ? C'était avec Lola Rodriguez Aragon, qui est toujours restée mon professeur. La première fois qu'elle m'a vue, elle m'a dit : « *Rentre chez toi, allonge-toi par terre avec les plus gros livres que tu trouves sur la poitrine, et respire à fond jusqu'à ce que tu voies la pile monter et descendre de manière significative.* » Je me suis exécutée. Mon père étant fin lettré, nous possédions toute une collection d'encyclopédies qui étaient autrement plus volumineuses

Était-ce la même exigence pour vos débuts au Festival d'Aix-en-Provence, en 1957 ?
J'étais la plus jeune de la production, tout le monde me choyait, me trouvait délicate : les chanteurs, le chef, le metteur en scène. J'étais comme un coq en pâte. On m'avait loué une villa que nous habitions avec ma professeur de chant et plusieurs de ses amis répétiteurs. Ils me faisaient la cuisine, je ne devais pas faire le moindre effort. C'était avant que l'on me surnomme « *la mezzo du siècle* » et que je prenne la mesure de ce que cela représentait.

En diriez-vous autant de Maria Callas, que l'on disait impossible avec les jeunes chanteuses ?
Avec moi, elle a été un ange. À Dallas, où nous avons donné la *Médée* de Cherubini en 1958, elle m'emmenait dans tous les dîners avec les grands mécènes. Je lui répétais toujours : « *Maria, je n'ai que des robes de cocktail modestes, je ne ferai jamais le poids face à votre garde-robe.* » Elle me répondait : « *Tu es si jeune et tellement belle, tu peux mettre ce que tu veux !* »

L'amour dans tous ses états selon Schmitt

RENTREE LITTÉRAIRE L'auteur à succès surprend avec un roman sensuel qui met la complexité des sentiments amoureux à l'honneur.



Éric-Emmanuel Schmitt évite l'écueil du voyeurisme grâce à ses qualités de dramaturge. J.-C. MARMARA/LE FIGARO

BLAISE DE CHABALIER @dechab

Bienvenue dans le tourbillon de la vie. Bienvenue là où l'amour revêt mille et une formes avec, en prime, les souffrances et les drames, mais aussi les plus belles illuminations. Le nouveau livre d'Éric-Emmanuel Schmitt est-il une simple comédie dramatique un tantinet érotique ou bien un conte philosophique moderne ? Un peu les deux.

Une chose est sûre : ce roman-fleuve de plus de 700 pages, qui aurait gagné à être un peu raccourci, surprend. Il décoiffe même, tant est fort le vent de liberté qui souffle au fil de ses pages. Une liberté d'abord trompeuse, puisque les personnages, enfermés dans leurs souffrances passées, semblent condamnés aux tourments d'amours insatisfaisantes. Puis les choses s'arrangent, grâce à de mystérieuses lettres d'amour anonymes...

L'amour physique est-il, comme le chantait Gainsbourg, sans issue ? Schmitt semble dans un premier temps partager cette affirmation. C'est en tout

cas l'impression que donnent ses nombreux personnages, qui habitent tous sur la place d'Arezzo, située dans un quartier chic de Bruxelles. Sous l'œil des perruches connues pour vivre dans cet endroit, dans une atmosphère qui rappelle *Fenêtre sur cour*, le lecteur est installé comme au théâtre. C'est d'ailleurs grâce aux qualités de dramaturge de l'auteur des *Variations énigmatiques* que l'écueil du voyeurisme est évité. On suit ainsi les vies amoureuses, souvent calmes en apparence, mais mouvementées dès qu'on y regarde de plus près, d'hommes et de femmes aux profils très différents.

Entre deux éclats de rire

C'est une brochette de personnages hauts en couleur qui apparaît. Tous sont complexes et le plus souvent attachants. Mais pas toujours. Ainsi le brillant Zachary Bidermann, haut fonctionnaire qui pourrait bien devenir chef du gouvernement belge, semble avoir tout d'un homme sage, heureux en couple avec sa jolie épouse Rose. Sauf qu'en réalité il la trompe tout le temps, et va jusqu'à violer une jeune femme. Ce qui ruine sa carrière...

Nettement plus touchante, Patricia, une concierge complexée par son physique disgracieux, vit un rêve éveillé en séduisant Hippolyte le jardinier qui est beau comme un dieu. Étonnant, voire choquant, l'écrivain à succès Baptiste Monier écrit un texte sur la fidélité et forme finalement un trio amoureux avec sa femme et son employée de maison.

Quant au couple homo composé du professeur de philosophie Tom et du publicitaire Nathan, il est particulièrement drôle. Ces deux-là s'aiment, se trompent, s'engueulent, mais se comprennent finalement, entre deux éclats de rire. Et puis Nathan mène l'enquête afin de découvrir qui envoie, à chacun des habitants de la place d'Arezzo, des lettres anonymes qui leur font du bien. Sur toutes, il est écrit le même message : « *Ce mot simplement pour te rappeler que je t'aime, signé : tu sais qui.* » Au bout du compte, et on peut parfois le regretter, Schmitt ne juge pas ses personnages. Il se contente de les comprendre. Ce qu'il fait avec finesse. ■
Les Perroquets de la place d'Arezzo, d'Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 730 p., 24,90 €

trop vicieux
jaune fluo
dernes ?
retrouve
faire aut
scène.
Si l'opéra
quels en
Les con
Monteve
est mon
tique. Je
pas Tere

D
e
Y
C
P
P
C
P
é
g
d
p
p
L
l'
U
L
à
o
3
d
7
P
p
s
l
r
+ @
» Charle
» « Am
» Ben A
» Musiq
www.lel